



Le cheval et les Amérindiens

Le cinéma et la littérature donnent aux guerres une place prépondérante et ont créé des stéréotypes qui ont du mal à disparaître. D'un côté, le colon luttant pour le droit et la civilisation, de l'autre, un Indien cruel, sanguinaire, toujours prêt à assouvir sa vengeance et à scalper son adversaire. Cette vue simpliste, à peine corrigée depuis une vingtaine d'années, cache des réalités tout à fait différentes.

Les guerres indiennes n'ont jamais été des batailles rangées et n'ont jamais mis en présence des effectifs importants. Les Indiens ont continué, contre les intrus, la tactique qui était la leur, c'est-à-dire des accrochages et des escarmouches, des embuscades et des guets-apens. La lutte était courante entre les tribus qui, faute de délimitations territoriales étrangères à leur esprit, entraient très souvent en rivalité pour leurs terrains de parcours ou de chasse. De leur côté, les colons bénéficiaient d'une supériorité technique, du moins au début, du fait de l'usage du cheval et des armes à feu, l'un et l'autre complètement inconnus des Indiens.

Les Indiens maîtrisèrent rapidement le cheval, au point d'en devenir indissociables dans l'imagination et l'imagerie populaires. Avant l'arrivée des Européens, ils ne connaissaient aucun animal de bât ou de trait (à la différence de l'Amérique du Sud où vivait le lama), à l'exception du chien qui traînait un triangle, appelé travois, chargé de menues marchandises.



Le cheval fut transmis aux Indiens par les Espagnols durant le XVIe siècle, au cours de leurs

premiers contacts autour du golfe du Mexique à la suite des expéditions de De Soto, Coronado ou Juan de Onate. Il se répandit d'abord chez les Indiens des plaines et des plateaux, à l'ouest du Mississippi, et ne fut d'un emploi généralisé qu'à partir de 1750 dans ces régions. A l'est, son apparition parmi les Indiens fut plus tardive, ce qui explique les succès initiaux et rapides des colons britanniques le long de la côte atlantique.

Ce qui est étonnant, c'est la maîtrise qu'acquissent les Indiens de leur nouvelle conquête, qui leur donna une mobilité inconnue dans le passé. Le cheval devint l'objet de convoitises qu'il fallut satisfaire par tous les moyens, y compris le vol. Ils s'emparaient des chevaux redevenus sauvages, ils utilisaient la ruse pour s'approprier les chevaux dans les campements. Une de leurs tactiques favorites consistait à imiter le cri des loups et des chiens, à agiter des couvertures, ce qui semait la panique et effrayait les chevaux qui cherchaient alors à s'enfuir. Les Indiens postés sur leur route les saisissaient et s'enfuyaient sur eux.

Dès le XVIIe siècle, les chevaux étaient troqués contre des peaux, un cheval contre 12 à 15 peaux, dans les foires du Sud-Ouest, en particulier à Taos (Nouveau Mexique).



L'adoption du cheval fut progressive selon les régions et les tribus, car il fallait le nourrir. L'aire d'élection fut le Nord-Ouest, plus humide, pourvu d'une herbe grasse. C'est là que les Nez Percé pratiquèrent son élevage dès le XVIIIe siècle, aussi bien pour leur usage personnel que pour la vente à leurs voisins, Shoshone, Pieds-Noirs, Crow, Arapaho. Ils élevèrent un cheval

très recherché pour sa vitesse, le cheval Appaloosa, objet d'un commerce fructueux dans toute cette aire. Par contre, dans les régions semi-désertiques du Sud-Ouest, le cheval pénétra moins et modifia peu les habitudes des autochtones.

Il n'en reste pas moins que le cheval modifia complètement le genre de vie et surtout la tactique des Indiens. Pendant tout le XIX siècle, leur cavalerie terrorisa leurs adversaires, grâce à sa mobilité et une parfaite adaptation à l'environnement, que décrit bien le général de Trobriand au lendemain de la guerre de Sécession :

«Son cheval ne mange pas de grain. Il se nourrit facilement et abondamment en paissant dans les prairies. Son fourrage se trouve partout et n'a pas besoin d'être transporté. L'absence de fer aux pieds de sa monture l'exempte de tout attirail de forge. Il n'a point d'équipement à emporter. Sa selle n'est rien, sa bride n'est qu'un lasso de cuir de buffalo dont il se sert à peine. S'il a une colline à monter au galop, étant poursuivi, pour ménager sa monture il galopera à pied à ses côtés, s'aidant au besoin d'un lasso. Arrivé au sommet, sans s'arrêter, il sautera en selle, et descendra à fond de train la pente opposée, Sûr qu'il est de la solidité des jambes de son poney. Enfin, si malgré ces avantages, la bande est serrée de trop près, les cavaliers rouges se dispersent en tous les sens, et la poursuite ne peut plus alors s'attacher à rien de plus tangible que quelques hommes s'enfuyant isolément.»



D'où cette impression, que les Indiens étaient insaisissables et imbattables, et la certitude que «le meilleur Indien était l'Indien mort».

Le 13-11-2007 par El Coyotos



Le cheval et les Amérindiens